

« Le Royaume », fatalité, tragédie et grandeur de la filiation

Dans « Le Royaume », tourné en Corse, Julien Colonna filme un père et sa fille en lutte contre une traque impitoyable et la menace d'un passé dont l'histoire risque de se répéter.

Par Jacques Mandelbaum

Publié le 13 novembre 2024 à 08h00 · 🕒 Lecture 4 min.



La Corse au cinéma, ça se joue généralement entre le rire et les armes, deux démonstrations antagoniques de la violence, expression que l'ethos insulaire ne dédaigne pas de cultiver. Deux pôles exemplairement incarnés ces dernières années par les réalisateurs Eric Fraticelli (*Inestimable*, 2023) et Thierry de Peretti (*A son image*, 2024). *Le Royaume*, premier et captivant long-métrage de Julien Colonna, se situe clairement dans la deuxième catégorie, sa nouveauté consistant – et ce n'est pas rien – à révéler un metteur en scène impressionnant.

Quarante-deux ans, études de sciences sociales, l'homme est à peu près vierge sur le terrain de la pratique et de la reconnaissance cinématographiques, beaucoup moins sur le plan biographique. Son nom évoque, pour tout Corse qui se respecte, la dernière grande légende du banditisme insulaire, [Jean-Jérôme Colonna, mortellement « accidenté » en 2006](#), dont Julien n'est autre que le fils.

On pourrait se passer de l'information si *Le Royaume* n'était aussi expressément inspiré de cette filiation, et il importe justement de l'avoir à l'esprit pour mesurer à quel point Julien Colonna s'autorise de la fiction pour, en même temps, s'affranchir d'une certaine réalité. C'est, ici, l'histoire d'un père et de sa fille. Une ouverture giboyeuse et sanglante, économe du moindre mot, les réunit. Un retour de chasse, filmé avec une expressivité telle que l'on croirait en humer le fumet. Quatre hommes, filmés de dos, portent la bête. L'un se retourne, c'est une jeune fille. Un homme, dont la prestance évoque un chef de clan, lui donne le couteau par lequel elle saignera, puis éviscérera la bête. Un banquet suivra, au cœur du maquis.

Pressentir la menace

L'image vit, elle est heurtée et chaude, comme le sang qui sourd, comme la chair que l'on dévore. La composition sonore qui l'accompagne est pourtant déjà funèbre. Quelque chose de puissant, d'archaïque, se dégage de cette première séquence. Une sorte de rituel entre mise à mort et manducation vitale dont on pressent qu'il est programmatique du film qui vient. On ne tardera pas à apprendre qu'ils sont père et fille. Il faut pointer, ici, d'emblée, la présence saisissante de leurs interprètes, sauvagement castés sur l'île. Ils se nomment, tels l'alliance tranchante et

suave du couteau et de la main, Saveriu Santucci et Ghjuvanna Benedetti. Le premier est guide sur le GR20. La seconde pompière volontaire. La question de savoir comment ils se transforment respectivement en chef de guerre ogresque et en bouleversante chasserresse aux yeux de biche appelle une réponse qui tient à la sorcellerie du cinéma.

Ce qui s'enclenche à la séquence suivante, et qui ne lâchera plus les protagonistes, est une impitoyable traque. Lesia, la fille, est rapatriée en urgence par Pierre-Paul, son père, dans une villa isolée après le meurtre d'un homme politique proche du clan. Tenue à l'écart des activités de son père, elle n'y comprend d'abord rien. D'autant que ce qui se joue est obscur, comme sans cause, et le demeurera. La peur infuse d'autant plus redoutablement le film.

Le clan, cénacle de rudes et sanguins gaillards, cherche à savoir d'où viennent les coups, mais les hommes, qui ripostent comme dans le brouillard, tombent les uns après les autres. Aux abois, le clan se sépare. Il faut chaque jour bouger, pressentir la menace, éviter le pire. Constamment inventive, brillamment suggestive plutôt que frontalement violente, la mise en scène nous dit que la peur, c'est précisément ce que l'on ne voit pas.

Et puis, il y a cette histoire, centrale et bouleversante dans l'économie de ce récit, que raconte, une nuit d'été, alors qu'ils sont déguisés en touristes dans un camping, le père à sa fille. Comme un secret qu'il serait temps de dévoiler avant qu'il ne se perde. Adolescent, Pierre-Paul a vu son père se faire assassiner sous ses yeux. Il s'est alors juré de rattraper les assassins et de les tuer un à un. Cela lui a pris vingt ans. A-t-il conscience, racontant cela à sa fille au seuil de sa propre perte, que l'histoire est en train de se répéter ? « *Je n'aurais jamais dû te connaître* », lui dit-il. Cette étreinte de l'amour et de la mort, force sourde et aveugle qui déchaîne la violence et la perpétue jusque dans la filiation que l'on voudrait pourtant préserver. On est ici en pleine tragédie.

Suspendre le jugement

Dans la tourmente, père et fille, une fois venu le moment où il ne reste plus qu'eux, se découvrent plus proches qu'ils n'ont jamais été. Si une chose reste en ce monde à sauver, c'est leur amour. Le film s'y emploie. Ce faisant, il nous parle aussi de la raison même pour laquelle il a été écrit, qui consiste en une manière de se demander : qu'est-ce qu'être le fils de ce père-là ? Et conséquemment de répondre à cette question non pas tant avec la raison de l'adulte qu'il est devenu qu'avec son cœur d'enfant.

Suspendre le jugement, décentrer le regard, montrer le carnage de la vendetta pour ce qu'il est, assumer de raconter l'histoire depuis le point de vue naïf de l'enfant. Ne serait-ce que pour ramener l'histoire de cette filiation du côté de l'amour et de la vie, et sauver ce qui peut l'être d'une figure paternelle vouée à une mort sinon plus certaine, du moins plus expéditive que beaucoup d'autres. N'est-ce pas, après tout, le destin de tous les pères que de devoir disparaître sous les yeux impuissants de leurs enfants ? Et n'est-ce pas le cas de tous les fils que d'en témoigner par leurs propres œuvres et d'en prolonger tout à la fois la fatalité et la grandeur ? C'est en cela que le tribut filial de Julien Colonna rejoint l'universel et qu'il touchera ses spectateurs au plus profond.

